Maison Blanche temporaire à Washington.

Les bureaux du Président Roosevelt seront établis dans une bâtisse louée pour jusqu'en Novembre prochain, époque à laquelle on calcule que le bâtiment que l'on construit dans le moment à côté de la Maison Blanche et où seront installés les bureaux de l'Exécutif, sera terminé. La bâtisse louée est en briques rouges et ne sera pas peinte pendant les quatre mois que M. Roosevelt l'occupera. Elle est située en face du square Jackson, sur l'avenue Pennsylvanie. C'était anciennement la demeure de Mme Mary Scott Townsend. Les dépêches nous disent ce matin que M. Roosevelt est à Oyster Bay en villégiature, et qu'il a laissé à la Maison Blanche tous les soucis, toutes les préoccupations inhérentes à la première magistrature du pays. Ce nom d'Oyster Bay donne des visions d'huîtres, des sensations de molles tièdeurs et de brises salines. Heureux Teddy!

TEMPERATURE

Du 16 juillet 1902.

Thermomètre de K. et L. Chatman, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	82	28
Midi.....	86	30
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	86	30

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 16 juillet—Indications pour la Louisiane—Temps — ondées et orages et pas si chaud jeudi et vendredi; légers vents variables.

Les Améliorations de la Voierie

A la Nouvelle-Orléans.

Quelle belle et puissante chose que l'esprit de progrès! Quand il pénètre dans une communauté, il y envahit tout pour tout transformer et tout perfectionner. Rien n'y reste à l'abri de ses atteintes et à ses yeux, rien n'est jamais fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. Tel est le travail qui s'opère, depuis quelque temps à la Nouvelle Orléans, sur nos voies et dans nos moyens de communication.

En quelques années, nous avons vu nos lourdes et incommodes patasches, traînées lentement par d'horribles harridelles se transformer en magnifiques cars, aussi élégants que confortables et pouvant transporter à la fois et à l'aise jusqu'à quarante et cinquante voyageurs et les conduire à destination avec une rapidité vertigineuse.

Presque du jour au lendemain, nous avons vu la vapeur prendre la place des chevaux, et l'électricité succéder triomphalement à la vapeur. On reste émerveillé en voyant passer dans nos rues ces splendides Trowleys qui sont une des plus glorieuses conquêtes du génie inventif de l'Américain. Ce sont de véritables palais glissant légèrement sur leurs rails d'acier et supprimant à la fois la distance et la fatigue.

C'est surtout dans une ville comme la nôtre, aux rues larges comme des places publiques, aux résidences et aux magasins vastes et séparés les uns des autres par des cours, des jardins et d'amples allées, que ces innovations sont précieuses. Le moindre déplacement parmi nous serait un véritable voyage dans bien des centres populeux du Nord et de l'Europe qui nous envient ces superbes voies de communications. Pourquoi faut-il que nos chaussées et nos trottoirs fassent si triste figure à côté de nos voies ferrées?

Du haut de nos superbes cars, on les parcourt rapidement du regard avec une certaine honte. On est bien obligé d'avouer que, sous ce rapport, nos compagnies de chemins de fer ont singulièrement distancé nos administrations urbaines. Pendant que nous nous disputons dans nos comités, elles, s'entendent entr'elles; pendant que nous bavardons, elles agissent de concert. Les voici qui se consolident et ne forment plus qu'une seule corporation, réglementant les allées et venues de leurs lignes ferrées, harmonisant un service aussi vaste que compliqué qui s'étend des extrémités supérieures de Carrollton jusqu'aux Casernes de la Paroisse St-Bernard et opérant avec succès sur un capital de $80,000,000.

Ce qu'il y a de plus intéressant à relever dans le mouvement actuel, c'est l'union complète qui s'est accomplie entre les compagnies de transport et celles d'éclairage qui opèrent toutes sous l'action d'un même agent, dispensant en même temps la lumière et la force motrice.

Il y a là une révolution bienfaisante qui doit produire les plus heureux résultats. Viennent les améliorations qui vont s'opérer sur nos chaussées et que l'on attend avec tant d'impatience, et la Nouvelle-Orléans n'aura plus rien à envier aux grandes communautés les plus habilement et les plus savamment administrées des deux mondes.

LES IDEES D'ANNEXION

DANS LES ANTILLES.

S'il y a, aux Etats-Unis, une région ou, si l'on veut, un Etat qui soit ouvertement et franchement hostile à l'annexion de Cuba, c'est assurément la Louisiane. Tous nos intérêts nous portent à combattre à outrance l'entrée dans l'Union de la Perle des Antilles. Ce serait la ruine complète de notre industrie sucrière qui est parfaitement incapable de résister à la concurrence des sucres de Cuba, au double point de vue de la quantité et surtout au point de vue du bon marché. Nous ne sommes certainement pas partisans de la réciprocité réclamée si vivement par le président Roosevelt et son entourage, mais le régime est encore préférable pour nous à l'annexion.

Malheureusement, sous ce rapport, nous ne sommes qu'une infime minorité dans les conseils de la nation, et l'on est bien obligé de reconnaître qu'il y a dans l'Union et hors de l'Union un parti puissant en faveur de l'annexion.

On l'a nié pendant longtemps lui; mais on commence aujourd'hui à l'avouer nettement, et du fond de leur île, les Cubains nous font comprendre qu'ils en sont convaincus. Ce qui redouble chez eux cette crainte, c'est d'abord le refus du Congrès de leur accorder les bienfaits de la réciprocité dont, disent-ils, ils ne peuvent se passer. Ils voient, non sans raison, dans ce refus une sorte de conspiration pour provoquer l'anarchie dans l'île et fournir au gouvernement américain un prétexte à intervention, ce qui équivaudrait à une reprise de possession.

C'est ensuite ce mouvement qui se produit actuellement jusque dans les Antilles Anglaises en faveur de l'annexion aux Etats-Unis. Le fait peut paraître étrange, il n'en est pas moins réel. Ce sentiment se fait jour et s'accentue de plus en plus dans les Indes Occidentales.

Les colons de l'île St Vincent se plaignent amèrement du peu de protection qu'ils reçoivent du gouvernement de la métropole, et bon nombre d'entr'eux manifestent leur intention de s'annexer spontanément à la grande et puissante république qui sait si bien protéger ses citoyens et leur intérêts industriels.

On conçoit l'impression que doivent produire ces déclarations sur le peuple cubain. Ils croient apercevoir là une nouvelle menace contre leur indépendance. Il y a de ce côté à l'horizon un point noir qui peut grandir avec le temps et provoquer un orage.

La guerre Hispano-Américaine a déjà produit plus d'une tempête que personne ne prévoyait la veille. Ce qui se passe prouve que nous ne sommes pas au bout des conséquences qu'elle peut encore avoir dans un avenir pas trop lointain.

Pour les amateurs de statistique.

Voici un curieux extrait du rapport de sir Donald Wallace, l'un des secrétaires du prince de Galles, relatant les incidents du voyage fait par l'héritier du trône britannique autour de l'empire:

Distance parcourue, 50,710 milles; nombre d'adresses reçues 514; réponses à ces adresses, 58; autres discours par S. A. R., 21; troupes passées en revues, 63,174; médailles de l'Afrique du Sud remises aux titulaires, 4,329; drapeaux nouveaux présentés, 8; investitures et remise de décorations, K. C. B. 3; C. B. 4; G. C. M. G. 5; K. C. M. G. 14; C. M. G. 50; chevaliers, 8; croix Victoria, 13. D. S. O., 43; croix-rouge royale, 2, soit 142; nombre de personnes reçues à dîner ou à lunch à bord de l'"Ophir", 525; nombre de personnes à qui LL. AA. RR. ont serré la main, 35,000.

LA FETE

DE

L'Indépendance des Etats-Unis

A

PARIS.

Chaque année, le 4 juillet, les Américains sur le continent comme en Amérique, célèbrent la fête de leur indépendance.

Le soir du 4 juillet, le banquet donné par la Chambre de commerce américaine de Paris pour commémorer cette grande date, a été particulièrement brillant. De nombreux convives, beaucoup de gaieté, beaucoup d'entrain et une organisation parfaite. La salle du banquet est ornée de nombreux drapeaux américains et français, et dans Paris tout le monde a pu remarquer que jamais les drapeaux des deux nations n'avaient été plus nombreux aux fenêtres, à l'occasion du 4 juillet.

A la table d'honneur, M. Francis Kimbel, président de la Chambre de commerce américaine préside. Il a à sa droite M. Henry Vignaud, chargé d'affaires des Etats Unis, qui représente le général Porter, actuellement à New York; et à sa gauche M. Trouillot, ministre du commerce. Sont encore assis à la table d'honneur; MM. le général André, Jules Cambon, ambassadeur de France aux Etats Unis; l'honorable Chauncey Depew, sénateur de New York, John Gowdy, consul général des Etats-Unis; Lépine, préfet de police; général Wilson, Peartree, Herbette, Seligmann, Brunet, directeur général des douanes; Reveillaud, chef adjoint du président du Conseil qui représente M. Combes; Bempart, qui représente le ministre des affaires étrangères; Michel Lagrave, Fumouze, président de la Chambre de commerce de Paris; Peixoto, Cousin, directeur du commerce, le révérend Stafford, etc., etc.

Parmi les autres convives citons au hasard: MM. le baron d'Estournelles de Constant, John Munroë, lady Depew, éblouissante de jeunesse et de beauté, M. et Mme Valsh, Ancelot, Nagelmackers, W. C. Robertson, David Keith, Miss Keith, M. et Mme Blanchard, Woodward, Charles E. Pugh, S. T. Morgan, docteur Lutaud, A. S. Garfield, H. H. Harjo, comtesse de Sers, Mme Meaulle, etc., etc.

A l'heure des toasts, l'éloquence a coulé à pleins bords avec le champagne. M. Cambon, l'ambassadeur de France aux Etats-Unis, a obtenu un très grand et très légitime succès.

Quelques mots des orateurs qui l'ont précédé. C'est tout d'abord M. Francis Kimbel qui a porté entre autres toasts celui du président des Etats-Unis et celui du Président de la République française.

Il s'exprime avec une modestie charmante, trouvant toujours le mot juste, et même en langue française, qu'il parle d'ailleurs comme un Parisien.

Le consul général Gowdy, qui répond au toast du président Roosevelt, fait de celui-ci un portrait fort ressemblant et très élogieux. "Il n'a pas seulement une profonde habileté, a-t-il dit notamment. Cela ne suffirait pas pour expliquer qu'il réussisse aussi bien; il joint à cette habileté consommée une connaissance approfondie des hommes."

M. Trouillot, ministre du commerce, se lève après lui et porte un toast à la République des Etats Unis, à son président, et à la Chambre de commerce américaine de Paris. Il exprime sa joie de voir les relations entre les Etats Unis et la France devenir de jour en jour plus étroites et il constate aux applaudissements de tous que le commerce entre les Etats Unis et la France s'est élevé depuis vingt-cinq ans de 300 millions de francs.

Enfin il annonce qu'au nom du gouverneur de la République il apporte la décoration de chevalier de la Légion d'honneur au président de la Chambre de commerce américaine M. Francis Kimbel.

Il agrafe la croix sur la poitrine du président de la Chambre de commerce et lui donne l'accolade.

Ce fut la plus agréable surprise de la soirée. L'enthousiasme des convives était à son comble, on battait des mains, on agitait les mouchoirs, les serviettes, on poussait des hourras! C'est que M. Kimbel est très populaire dans la colonie américaine. Il n'a que des amis et tous ceux qui se trouvaient au banquet hier soir lui ont manifesté leur joie avec une exubérance tout à fait exquise.

M. Kimbel, très ému, a remercié. Il cherchait, cette fois, un peu ses mots, mais il parlait avec son cœur, et on a si bien compris, qu'on lui a fait une véritable ovation.

L'Honorable Chauncey Depew, sénateur de New-York, est un des orateurs les plus séduisants qui soient.

Il n'a pas seulement l'autorité de la parole, il a encore le charme de la diction. Le discours qu'il prononce à la suite de M. Trouillot est un petit chef-d'œuvre où l'éloquence et l'humour se succèdent tour à tour.

L'Amérique, dit-il, est courtisée par tous les peuples. L'Angleterre, l'Allemagne, la France, lui rappellent les services rendus. Des deux premières, il a semblé qu'au moins aux yeux du sénateur, l'Amérique devait se défier un peu. La France, continue l'orateur, rappelle aussi ses services à l'Amérique, qu'elle a aidée à créer son indépendance nationale.

A la France, l'Amérique répond, par la voix de M. Chauncey Depew: "Ne rappelez pas les services rendus. Nous les connaissons. Les autres puissances ont beaucoup d'éloquence pour tenter de nous séduire, mais vous, vous vivez dans notre cœur, vous avez notre cœur."

Le succès de M. Chauncey Depew a été très grand. On lui a fait un succès étourdissant.

Le ministre de la guerre, le général André, a pris la parole, félicitant particulièrement le grand orateur américain, et souhaitant de voir l'amitié franco-américaine de jour en jour plus solide.

M. Seligman, le banquier bien connu, qui a aujourd'hui quatre-vingt-trois ans — il n'y paraît pas— s'est levé après le ministre de la guerre. Ce vieillard, qui conserve encore les allures de la jeunesse, a fait une intéressante conférence sur les devoirs des plus riches envers les plus pauvres, opposant le socialisme pratique au socialisme théorique qui ne sait que propager les vaines et décevantes théories de la lutte des classes.

Alliance du capital et du travail, pour le progrès humain et pour le bien être de la masse, voilà en résumé ce que prêche M. Seligman.

Il parle comme un sage qui a beaucoup vu et beaucoup appris.

Cette petite fête s'est terminée à une heure du matin.

VIN MARIANI

Tonique Fameux Dans le Monde Entier

"Sans égal dans les cas d'Affaissement Nerveux, Mélancolie, Epuisement Cérébral, Fatigue et Insomnie."

"Nourrit, fortifie, soutient, rafraîchit."

Tous les Pharmaciens.

Refusez les Substitutions.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Il est difficile de rêver pour le West End de plus brillantes attractions que les exercices de Charmion, l'incomparable trapéziste qui nous est arrivée, après avoir fait triomphalement le tour du monde.

A côté d'elle se fait entendre Miss Ada Arnoldson, une voix charmante et une vocaliste distinguée qui nous vient du pays qui a produit tant de cantatrices célèbres.

Les programmes exécutés par l'orchestre Rosenbecker sont toujours habilement composés; mais celui de hier soir était singulièrement heureux; aussi a-t-il été bruyamment applaudi d'un bout à l'autre.

On sait du reste que cet orchestre compte plus d'un soliste de grande valeur.

Orpheum Athletic Park.

Il y avait, hier soir, une foule énorme au Parc Athlétique. Rien de plus naturel. On y donnait la première d'une des œuvres les plus populaires de Lecocq, "The Oolah" ou plutôt "The Persian Bride". La scène se passe dans une région lointaine, un peu fantastique qui exige une profusion de costumes riches et pittoresques. "The Persian Bride" a enlevé les braves de la salle entière, et le public a fait une véritable ovation à Misses Lottie Kendall et Elvia Crox, les deux étoiles de l'Orpheum. La troupe Olympia s'est distinguée en cette circonstance, et la semaine si heureusement commencée par la "Mascotte" se terminera plus brillamment encore avec "The Persian Bride".

L'ESPRIT DES AUTRES

Rapinard se décide à faire un cadeau à sa femme pour sa fête.

—Que veux tu que je te donne? lui dit-il.

—Je ne sais pas, mon ami.

—Eh bien! je te donne un an pour réfléchir.

Mlle Loulou accompagne sa mère auprès de la couveuse, dans le poulailler du jardin, et voit un poussin briser sa coquille et sortir de l'œuf.

— Mais, dis, maman, comment avait-il fait pour y entrer?

Axiome:

Les automédons sont le contraire des galets, plus ils sont roulés, moins ils sont polis.

Mort de Mlle Cora Cavaroc.

Nous avons été douloureusement surpris d'apprendre la mort de Mlle Cora Cavaroc, mort survenue hier, et rendue plus triste encore par les pénibles circonstances qui l'ont entourée.

Mlle Cora Cavaroc, à qui bien des lendemains heureux semblaient être promis, souffrait depuis quelque temps d'un mal dont la gravité n'a été apparente que tout récemment: et ce n'est qu'il y a un jour ou deux que la nécessité d'une opération chirurgicale fut déclarée urgente pour la soustraire à une mort certaine. Ce seul espoir qui restait fut trompeur, car la malheureuse jeune fille ne survécut pas longtemps à la cruelle épreuve qu'elle dût subir.

Cette mort met en deuil une famille nombreuse et qu'entoure la considération générale; elle afflige également un vaste cercle d'amis.

A cette famille, où nous comptons de vieilles et précieuses amitiés, nous envoyons l'hommage de notre profonde sympathie.

Mourir jeune et mourir ainsi c'est mourir deux fois.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de notre éminent collaborateur et ami, M. Eugène Daverdin, qui est allé se reposer pendant quelques jours, à la campagne, de ses éprouvantes fatigues, les lignes qu'on lira ci-dessous. M. Daverdin nous raconte avec une simplicité charmante comment, de la façon la plus inattendue, il s'est trouvé mêlé à une célébration du 14 juillet, dans un coin de bois, lui, qui, quelques heures plus tôt, nous quittait avec regret alorsque la grande fête nationale française battait son plein en ville. Le hasard fait bien les choses parfois, on en conviendra, car M. Daverdin a pu, lui aussi, du fond d'une pinière, donner libre essor aux patriotiques élans de son cœur, envoyer à la mère-patrie l'hommage de sa filiale tendresse.

Sources d'Abita, Lne.,
15 juillet, 1902.

Cher ami, je suis arrivé à bon port et installé. L'endroit est charmant, et Mme Mutti m'a choisi une chambre d'un nouveau bâtiment où je bois de folles brises imprégnées de bonnes senteurs résineuses. C'est la pleine nature et le calme parfait. Le calme! du moins aujourd'hui, car je suis tombé, hier soir, en pleine célébration du 14 juillet. Jules Alciatore avait organisé une petite fête: des lampions étaient accrochés à tous les arbres et la musique de l'endroit: un violon et une guitare d'un son criard à faire fuir un essaim de guêpes, avait été engagée pour l'occasion. Après le dîner, l'honorable juge Sambola a été solennellement conduit à un pavillon, du haut duquel il a célébré en paroles enflammées les gloires de la Révolution française. L'excellent juge a été d'une éloquence telle, qu'il a empoigné son public: les grands pins, eux-mêmes, semblaient dpiner du bonnet.

Le révérend père Halinsky, de l'église St-Joseph, a ensuite dit qu'on ne pouvait séparer l'histoire de la France de celle de la Religion, et qu'à ce titre, tous les chrétiens pouvaient se réclamer Français.

Alors, dames et messieurs ont décroché les lampions, et nous voilà partis à travers bois jusqu'à la gare, sérénadant au passage diverses résidences. C'était ravissant. Les dames, en toilettes claires, chantaient la Marseillaise, le Star Spangled Banner et d'autres chants patriotiques en agitant des lampions. Le tout s'est terminé par des danses et un gentil souper de friandises offert par Mutti.

Aujourd'hui, tout est rentré dans l'ordre; chacun a repris ses habitudes et agit à sa guise. La table est bonne, et on mange par petites tables, ce que je préfère de beaucoup. Somme toute, je crois pouvoir compter sur une excellente semaine.

Je vais aller jusqu'à la Poste voir si l'ABEILLE est arrivée. Ce sera ma seule sortie aujourd'hui, car je me sens paresseux: mais je me promets quelques bonnes excursions d'ici peu. Au revoir, cher ami.

Amitiés à tous mes collaborateurs.

Bien à vous,

EUG. DAVERDIN.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 11 6 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSÉE.

XIII

Suite.

Cette fille de concierges, que les locataires, grâce à sa voix de cristal, admettaient chez eux, cette gamine qui esquissait un sourire goguenard, lorsqu'il la regardait trop, avait disparu, redescendue à la loge paternelle, sans qu'il s'aperçût du moment de son départ.

Cette fois le magnétiseur fit un geste brutal.

Ses prunelles d'encre, au reflet de métal, étaient devenues terribles.

Une secousse qui sembla la prendre, de la plante des pieds, à la racine des cheveux, fit presque chanceler la jeune femme.

L'effet était accompli.

Elle devint aussi immobile que si ses pieds eussent été rivés au parquet.

Elle dormait.

Le Corse, tel qu'il se tenait, tournait le dos et à quelques pas de distance, à un paravent, en vieille tapisserie, suffisamment haut, pour cacher une personne assise, et formant comme dans nombre de salons, de chambres modernes, un petit coin qui isolait tout en permettant d'entendre les conversations.

La fille des concierges n'était point partie,

Elle ne voulait point s'en aller avant ce Pavinia, de qui elle se méfiait tant.

Très libre chez la jeune femme depuis la triste histoire, dont celle-ci était la victime, n'abusant pas d'ailleurs de cette liberté, elle ne croyait pas être une importune en demeurant ce soir la dernière.

Mireille, tentée par un album de dessins, ouvert sur une table garnie de bibelots, et devant laquelle se trouvait un fauteuil bas, s'était assise dans ce fauteuil, et feuilletait l'album, sans rien perdre du reste de ce qui se passait près d'elle, surtout d'aucune des paroles sortant de la bouche du magnétiseur.

Elle regarda M. Vallurier quittant le salon.

Et avançant un peu la tête, à gauche de la feuille du paravent, elle surprit le geste violent du Corse, endormant instantanément celle sur laquelle Terrenas, lui demandait de veiller.

Et elle vit bien.

La feuille du paravent, qu'effleurait sa tête blonde, ne bougea pas.

Pavinia ne pouvait surprendre sa présence qu'en se retournant brusquement.

Et la jeune femme, dont elle distinguait en plein le visage rigide aux yeux fixes, ne devait pas la voir.

Son oreille était fine, et elle la tendait, dans une acuité de volonté d'entendre, extraordinaire.

Lui parlait; des mots brefs, très sourds, qui ne fussent certainement pas arrivés à l'autre bout du salon.

Elle n'en perdit pas un.

Il disait:

—Demain, tu viendras chez moi, rue de Rivoli....cinquante-trois....

"Tu entends, rue de Rivoli, cinquante-trois....chez moi.... tu viendras demain après midi.. à cinq heures seule....

"M'entends-tu?

"Réponds!

Il répéta:

—M'entends-tu?

Il sembla à Mireille, qu'un murmure sortait de la bouche de Mme Vallurier.

L'autre recommença:

—Tu m'entends.....Tu viendras?

—Oui.

"Je le veux!

Pour la troisième fois, il répéta:

—Tu viendras?

Pour la troisième fois, le murmure qui n'était pas même un balbutiement, glissa de la bouche:

—Oui.

Le magnétiseur souffla, coup sur coup, sur le visage de la magnétisée, lui glissa rapidement les mains le long du corps, lui souffla de nouveau, à plusieurs reprises dans la figure.

Mme Vallurier était réveillée.

Une minute à peine s'écoulerait avant que son mari rentrât.

Elle gagna un siège d'où Mireille, qui ramenait vivement sa tête, derrière le paravent, put la voir s'asseoir, rester d'abord immobile, puis porter la main à son front, comme elle le faisait lorsque Pavinia la réveillait devant tous, deux bonnes heures plus tôt.

Le docteur Vallurier apportait la "Gazette des Tribunaux", que l'hypnotiseur mit dans la poche de sa redingote.

Et ce dernier prit congé, s'inclinant avec le respect dont il était capable, devant la maîtresse de la maison, qui lui tendit la main, gracieuse, naturelle, autant qu'elle pouvait se montrer.

Dans sa cachette, la petite Bonenfant retenait sa respiration.

Si, en franchissant le seuil du salon, Pavinia se fut retourné, il eût certainement aperçu la jeune fille.

Il ne se retourna point.

Son confrère le reconduisit jusqu'à la porte de la galerie.

Seulement, lorsque M. Vallurier fut rentré, Mireille se leva du fauteuil bas où elle avait pris place, continuant à feuilleter, sans les voir, les dessins de l'album.

—Tu étais là, Mireille! exclama la jeune femme, qui, l'ayant vue en robe courte, la tutoyait encore quelquefois.

—Mais oui, madame.

—Je te croyais partie à l'anglaise.

—Pas du tout, je regardais ces jolies gravures, sur la petite table derrière le paravent....Je ne me gêne pas, hein! de m'en aller la dernière?

—C'est toi qui habites le plus plus près.... C'est encore toi qui rentreras la première.

—C'est égal, je prends vraiment trop de liberté.

—Avec nous? Jamais, mon enfant.

—Allons, madame, au revoir, et surtout, bonne nuit.

—Merci.

—Au revoir, monsieur.

—Au revoir petite, fit le docteur; vous avez merveilleusement chanté, ce soir.

—C'est vrai?

—Comme je vous le dis.

—Allons, tant mieux!

Et toujours souriante, ne paraissant plus du tout se sentir de sa migraine, elle se décida à quitter le salon.

Dans l'escalier, elle s'arrêta pour réfléchir, après s'être répété à mi-voix des lambeaux des phrases heurtées, entendues tout à l'heure, lorsque le magnétiseur, profitant de l'absence du mari, replongeait la femme dans le sommeil qui la lui livrait, avec l'unique but, c'était logique, de lui intimer un ordre que le mari ne devait point entendre.

Oui, cela était clair, aussi clair que cette lumière électrique qu'on éteindrait de la loge dès qu'elle arriverait dans le vestibule, et qui illuminait l'escalier.

Fallait-il lui raconter au mari ce qu'elle avait vu, entendu?

Devait-elle seulement le confier à Me Terrenas?

"Demain à cinq heures, chez moi.... 53, rue de Rivoli."

Pourquoi voulait-il qu'elle aille chez lui?

Pourquoi lui donnait-il cet ordre, alors qu'il se croyait seul avec elle?

Quel travail s'accomplit pendant qu'elle se remettait à descendre lentement l'escalier, dans le cerveau de Mireille Bonenfant?

Elle n'avait pas traversé le vestibule, qu'en effet les lumières s'éteignirent.

—Vite au lit, ma petite fille, lui dit sa mère, tu en a besoin, après des émotions comme les nôtres.

—Oui, répondit la jeune fille, en l'embrassant tendrement, mais elles sont passées, ces émotions, et je t'assure que je vais dormir sur mes deux oreilles.

—Tant mieux! ton père ronfle, lui, tu l'entends.... Moi, je suis très agitée, et puis vois tu, dans ma joie que tu nous aies préférés à.... à cette femme, il y a le regret, même le remords de te voir refuser, un pareil nom, une pareille fortune.

—Par exemple! est-ce que tu vas me faire répéter indéfiniment que je n'y tiens pas, mais pas plus qu'à une guigne!

"J'ai ma voix, ça me suffit, je vous aime tous les deux, je suis heureuse telle que je suis, je reste!

"Là-dessus, bonsoir, maman. Je te le répète, je vais dormir sur mes deux oreilles.

—Bonsoir, ma petite fille.

Mireille, au contraire de son assertion, devait dormir très